

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[3. Boulogne, Lundi 3 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

3. Boulogne, Lundi 3 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Départ à Londres](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-07-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- je suis toute impatiente de placer la mer entre la France et moi.
- La marée n'arrive pas

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°
17/14-16

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 16-17, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/25-31

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
3. Boulogne, 9 h du matin.
Lundi 3 juillet

La marée n'arrive pas, je suis toute impatiente de placer la mer entre la France et moi. J'espère retrouver un peu de calme en Angleterre. J'en ai grand besoin. Il me semble que j'ai la fièvre. Ah monsieur, que je voudrais vous parler, vous écouter, vous mettriez mon esprit en ordre. Que d'idées s'y pressent. Tant de douleurs, tant de joie, tant d'incertitudes sur mon avenir. C'est un chaos ; mon cœur n'y suffit pas. Il est si plein, si plein. J'attends le Capitaine, dans 10 minutes je m'embarque. Je resterai sur le pont. Je regarderai, cette France tant que mes yeux pourront regarder.

Londres mardi 10 h. du matin, J'ai fait un passage superbe, deux heures et demie. J'ai pris quelque chose à Douvres, et puis je suis venu sans m'arrêter à Stafford house. J'y étais à onze heures hier soir. Il y avait un grand dîner tous mes english friends de la couleur Whig. Lord Grey à la tête. Ils s'étaient lassés de m'attendre ; en sorte que je n'ai plus trouvé que la famille de la Duchesse, M. Ellice, mon fils. Il ne m'attendait plus. Il allait partir. Je l'ai rencontré sur ce magnifique palier avec cette belle Duchesse et un groupe de douze personnes. Tout cela m'a accablé. J'ai embrassé le Duc, croyant embrasser mon fils. Mes jambes ne me soutenaient pas. La fatigue, les battements de mon cœur en entrant à Londres, tout ce qui le remplit mon cœur ! tout cela m'avait étourdie. On m'a fait causer, on m'a même fait rire, on m'a servi à souper à minuit, on m'a mené dans mon appartement, mon fils est resté jusqu'à une heure. Il a bien de l'esprit, et il m'aime, c'est du bonheur pour moi de me retrouver avec lui.

Je me suis couchée sans pouvoir m'endormir. J'ai entendu l'horloge de St James sonner toutes les demi heures. Mon âme était si agitée ! Je viens de me lever, & je viens à vous Monsieur. Je vous ai fait un récit bien sec de ma journée d'hier. Je n'ose pas me livrer à la douceur de vous décrire mes sensations. Cela m'entraîne, cela m'égare je ne saurais où m'arrêter ; je dirais trop peu, je dirais trop. Avant de m'embarquer hier. Je me suis jetée à genoux. J'ai invoqué Dieu. Je lui ai si souvent demandé de me laisser mourir. Hier je l'ai prié de me laisser vivre ; de me conserver ce cœur que j'ai trouvé. Il y avait du trouble et cependant tant de passion dans ma prière, et de tristesse & de douceur.

Le temps a été magnifique ; la mer calme. Je vous ai dit que pour éviter le mal de mer il faut regarder la ligne de l'horizon. Je l'ai regardé tout le temps. Mon horizon c'était la France. Cette ligne blanche que mon œil apercevait encore presque au moment d'entrer dans le port de Douvres. Et puis quand on m'a dit que nous

arrivions, je me suis retournée de l'autre côté et mes yeux se sont remplis de larmes. Cette île où j'ai été si longtemps heureuse d'un bonheur si pur, si doux, si calme. Je la revoyais donc toute pleine de tant de souvenirs, & rien J'ai regardé rien pour mon cœur ! tout avec calme, je crois. Quelques habitants du lieu attendant sur le bord m'ont reconnue. J'ai été accablée de soins, de prévenance, pas un embarras. Je leur ai si longtemps appartenu que toutes les difficultés s'aplanissaient devant mon nom. Il y avait du cœur dans cet accueil ; dans les auberges sur la route on m'apportait des fruits, des fleurs. Il n'y manquait que les couplets mais John Bell n'en fait pas ! J'entendais répéter mon nom ; moi même il me semblait que j'y avais été la veille. Rien ne m'étonnait. Je rêvais, je regardais tranquillement en beaux paysages. Deux ou trois fois seulement à la vue de ces ravissants cottages, bien ornés, entourés de beaux ombrages, tapissés de fleurs, avec les beaux enfants jouant sur le gazon, j'ai senti comment on peut être heureux. Et les plus profonds soupirs sont sortis de mon triste cœur. En approchant de Londres la nuit était venue. Je la voulais. En plein jour je n'aurai pas supporté cette vue. Londres éclairée ne me rappelait rien qui peut faire faiblir mon cœur. Je n'ai donc pas pleuré mais j'étais en rêve, vous savez Monsieur tous mes rêves. Vous me l'avez dit & je vous crois. Vous me devinez, vous savez, vous comprenez tout ce que je pense. Continuez Monsieur à penser tout ce que je pense !
Quelle lettre Monsieur, c'est moi, toujours moi dont je vous parle. Je vais vous ennuyer. D'après le peu qu'on m'a dit hier au soir le règne des Whigs est parfaitement assuré. Ils disent éternel. Je saurai beaucoup aujourd'hui ce qui fait que vous saurez beaucoup demain. Dans ce moment je n'en puis plus; je suis accablée de fatigue. Adieu Monsieur. Adieu, ne m'oubliez pas.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 3. Boulogne, Lundi 3 juillet 1837,
Dorothée de Lieven à François Guizot , 1837-07-03.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/874>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 3 juillet 1837
Heure9h du matin
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionBoulogne (France)
Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

3.

p. 5

Bordeaux 9 h. du matin

16

Lundi 3 juillet.

La marée n'est arrivée pas; j'ai vu
toute l'impatience de place la marée
entre la proue & moi. j'espère
retourner un jour de fatigue un ouvrier
j'en ai un grand besoin. il en a besoin
qu'il ai la fièvre. ah mon Dieu, que
je voudrais vous parler, vous le savez!
vous le savez, vous le savez un ordre.
quel idéal y a-t-il. tant de douleurs,
tant de joie, tant d'incertitude sur mon
avenir. c'est un chaos; mon futur
n'y suffit pas. il est si plein, si
plein!

j'attends le capitaine. dans 10 minutes
je m'embarque. je quitterai notre port.
je regarderai cette proue tant que mes
yeux pourront regarder

Londres, Mercredi 10 h. De matin

j'ai fait cinq ou six visites. J'en ai
une à donner. j'ai aussi quelques lettres
à donner. Je puis si bien aller sans
un cordet à Stafford House. j'y étais
à deux heures hier soir. il y avait un
grand dîner. tous mes English friends,
de la famille Whig, Lord Grey & Lady,
ils étaient la fin de l'attendant, un verre
qu'ils m'ont plus donné pour la famille de
la Duchesse, Mr. Elliot, mon fils. Je
m'en attendais plus. et allait partir,
j'ai rencontré mes ex magnifiques
voies avec cette belle Duchesse et
les autres de mon personnel. tout cela
est si agréable. j'ai embrassé le Duc
compant embrassé mon fils. mes jantes
me me contentant par la fatigue, les
batteries de mon foule en entrant à
Londres, tout ce qui le simplifie mon foule!

tout cela en avait demandé. on m'a
fait causer, on m'a même fait rire,
on m'a servi à souper. à minuit
on m'a servi dans une appartement
un plat de rôt, j'ai pu à une heure
d'heure d'après, et il m'a même été
de la bonne pour mes deux retours à
Paris. je me suis couché avec pouvoir
m'endormir. j'ai entendu l'horloge
de St. Pierre sonner toute la nuit
même mon âme était si agitée!
je me suis levé, et j'ai écrit à
Monsieur. je vous ai fait au sent
bien de deux jours d'absence. je n'ai
pas eu le temps à la dernière de vous
dire, mes excuses. cela m'a coûté,
cela m'a coûté, je me souviens de ce soir-là,
je dors trop peu, je dors trop.
amitié et reconnaissance. je me
souviens à jamais. j'ai beaucoup

23.
Dien. si l'on se souvenait d'anciens
de nos laïques messieurs. Mais si l'on se souvenait
de nos laïques dames, de nos consœurs
certaines peut-être. Il y a une
détachable s'agissant de la dévotion
sans mes prières. Et de tout cela
de dévotion.

Le tout est en fait, la une
certaine. Si l'on se souvenait de nos
certaines dames et fait de la
la ligne de dévotion. Si l'on se souvenait
tout le temps. Mon dévotion était
la France. Cette ligne blanche pour
mon aïeul apprenait à nos parents
au moment d'entrer dans le port
de dévotion. Et puis quand on a
dit que mon dévotion, si l'on
me revient de l'autre côté de la

la
tout
certain
détachable
j'en
pour
si l'on
dame
pour
tant
dame
il y a
plus
j'ai
si l'on
de dévotion
pour

quels se sont réunis de la même
cette de on j'ai été si longtemps hanté
d'un bonheur si près, si doux, si
calme. je la surprenais dans toute
pleine de tant de bonheur, & rien
rien pour me consoler! j'ai regardé
tout autour, je vois, quelques
habitations du lieu attendant leurs
froid, ou leur besoin. j'ai été assailli
de sons de prières; par une
cathédrale. je suis si longtemps
appartenir par toutes les difficultés
l'agitation de l'autre monde.
il y avait de fous dans les rues.
dans les rues. sur la route on
se aperçoit de fronts, de fleurs.
et il y manquait peu les complots

mais John Bull n'a fait pas!
j'attendais négligemment mon nom; mais
rien il ne meublait plus 'y avait
de la mille. rien ne m'attendait
je rêvais, je regardais l'océan
en beaux paysages. Deux ou trois
fois m'arrêtant à la vue de ces
villages, cottages, très ornés, ~~admirables~~
entourés de beaux ombrages, ~~tapissés~~
de fleurs, avec des beaux arbres
jouant sur le gazon, j'ai senti ^{comme}
un petit bonheur. et les plus
profonds soupirs sont sortis de
mon être sans.

en approchant de Londres, la nuit
était venue, je l'attendais. un plein
jour je n'aurais pas supporté cette vue.

Londres
rien
comme
mais
mon
un
un
Tout
mon
pour
je
toujours
si
l'ap
ou
par
à l'ou

London 'étais' en une rapellait
rien qui put paraître faibles mes
cœurs. je n'ai donc par pleurs
mais j'étais en vain. Vous savez
combien tous mes vœux. Vous
me l'avez dit & je vous envoie - vous
un dessin, vous savez, pour compléter
tout ce que je pense. Continuer
monnaie à peine tout ce que je
pense.

Quelle lettre Monnaie! c'est un
travail mes Dilecti vous parle
je vous en remercie.

D'après le peu que on m'a dit hier
au sujet le régime du Whigs et
particulièrement après. ils disent
étroit. je saurais beaucoup d'autres

après fait par son vray lieutenant
Lemaire. Sans ce monument j'en
suis plus, je suis assailli de fatigues.
adieu monseigneur adieu, ne m'oubliez
pas.

qu
ut
D
cal
plu
rui
tout
ha
for
on
un
app
l'ay
il y
dau
en a
et u